



TERRITOIRES DE LA MEMOIRE



Sophie Kronowsky

Témoign de la barbarie nazie

18 MAI
30 2015

Création Julia Sferruggia
Sarah Coppola
Manon Damblon



« Une histoire parmi des millions d'autres... »



« Qui ne connaît pas l'histoire est condamné à la revivre »

Born in Liège January 7 in 1928, Sophie Kornowski lived in the neighborhood Gretry before the war with his Jewish parents who ran a sewing workshop. At the beginning of the war she moved with her family in Exodus in Toulouse.

After returning to Liège, his mom and Sophie hiding in a shelter near Durbuy. Taking the train, they are arrested on March 15 1943 and imprisoned for 15 days at the Citadel of Liège where they arrive, thanks to the plan of the Citadel, to escape with 9 other Jews on March 31, 1943.

Later, it was also hidden child with Suzanne Levy in Durbuy orphanage for a month. Sophie is one of the lucky ones to be reunited with his family after the release. She was married to Leo Weinblum, escaped of the 16th convoy. Sophie is 87 years old today, two son, six grandchildren and sixteen great-grandchildren.

"Who does not know history is condemned to relive it"

1. Biographie de Sophie

Sa vie avant la guerre

Née le **7 janvier 1928** à Liège, Sophie Kornowski déménage de nombreuses fois pour finalement s'installer Rue Grétry dans le quartier du Longdoz. Avant cela, elle a habité Rue Soeurs-de-Hasques, Place des Bonnes Femmes et Rue Saint-Séverin. Sa mère, Rywka Grynszpan, et son père, Nathan Kornowski qui était un grand communiste, étaient d'origine Polonaise. Sa mère confectionnait des tabliers que son père vendait après avoir arrêté de travailler comme ouvrier à l'usine Espérance Longdoz. L'atelier devenant sans cesse trop petit, ils devaient souvent déménager dans une maison avec un atelier plus vaste.

Les parents de Sophie parlaient très mal le français, chez elle on s'exprimait en Yiddish. Cette dernière n'allait pas à la synagogue, mis à part pour les fêtes de famille, telles que les Bart Mitzvah.

Ses parents n'ont jamais fréquenté d'école, ce qui ne les empêchait pas d'être très cultivés. Sophie, elle, a eu l'occasion de faire le début de sa première primaire Rue Hagimont. Elle a terminé ses primaires à l'école communale rue Basse-Wez et a entamé ses trois premières années de secondaire au Lycée Léonie De Waha.

Sa vie durant la guerre

En 1940, avec cinq autres familles, Sophie et ses parents partent en exode dans un hameau à Toulouse. Cette destination n'était pas prévue, le train qui les a emmenés ne s'est pas arrêté avant cette gare.

En 1941, ils reviennent à Liège malgré le souhait de s'enfuir plus loin. Malheureusement, c'était impossible pour le père de Sophie de partir sans son frère. En rentrant à Liège, ils découvrent que leurs marchandises ont été réquisitionnées par les Allemands.

C'est **dans l'année 1942** qu'elle commence à porter l'étoile et que sa mère commence à travailler à la Fabrique Nationale d'Herstal. Un jour d'été, un homme lui conseille de fuir avec sa fille. Madame Courtois, qui leur sous-louait l'appartement, les emmène chez un pharmacien faisant partie de la résistance. Celui-ci se méfie de Madame Courtois et demande donc au concierge du couvent d'Amay si elles peuvent rester cachées là. Sophie part se cacher à l'orphelinat des Sœurs de la Sagesse à Durbuy, où se trouvent d'autres jeunes filles juives, dont Suzanne Levy.

En 1943, Sophie et sa mère trouvent un refuge près de Durbuy grâce à de faux papiers d'identité qu'elles avaient en leur possession. Le 15 mars, elles prennent le train à Melreux en direction de Liège pour aller chercher le reste de leurs bagages à Amay. Mais, à Bomal, deux hommes montent dans le train, dont Pierre Telgmann*, qui les arrête à Liège.

Elles sont alors emmenées dans les locaux de la Gestapo sur le Boulevard d'Avroy.

Son évasion

De la Gestapo, Sophie fut transférée à la Citadelle de Liège **le 15 mars 1943**. Au début, ils étaient 5 ou 6 à la Citadelle. Vu leur petit nombre, ils étaient installés au premier étage dans deux petites pièces. Au final, ils se sont retrouvés à dix :

- * Sophie, 15 ans était la plus jeune ;
- * Son ami Beno, 17 ans, dont l'oncle et la tante connaissaient les parents de Sophie;
- * Deux filles d'une vingtaine d'années ;
- * La mère de Sophie, qui était l'ainée ;
- * Un électricien, qui avait toujours sa trousse sur lui depuis son arrestation ;
- * Un frère et une sœur venus de Bruxelles avec deux valises de linge de maison ;
- * Un homme qui s'était évadé deux fois, dont une fois de Dannes-Camiers et qui n'avait plus envie de s'évader ;
- * Un homme que Sophie connaissait.

Vu leur nombre grandissant, ils ont été déplacés au rez-de-chaussée dans une grande salle avec de hautes fenêtres, dix lits et un poêle à bois et à coke. Malgré l'emprisonnement, ils gardaient le moral, se soutenaient les uns les autres et s'occupaient comme ils le pouvaient, notamment en créant une chanson.

La pièce où ils se trouvaient était fermée par une porte cochère aux deux battants très épais, fermée à l'extérieur par une barre et par un

gros cadenas. Cette porte donnait sur une cour avec, à droite, les bâtiments où logeaient les Allemands, et à gauche, des toilettes, et dans le fond une sorte de grotte où les prisonniers, chaque jour, allaient chercher les seaux de bois et le coke préparés par les ouvriers. La nourriture était très médiocre mais heureusement, grâce à l'aide des ouvriers, des colis de nourriture provenant de leurs familles leur étaient livrés au fond des seaux de bois. Un jour, ils ont même reçu le plan de la Citadelle, ce qui leur a permis d'organiser leur évasion. À cette occasion, une sentinelle allemande qui les gardait leur a aussi été d'une grande aide : elle les a prévenus que la sentinelle qui surveillait la porte n'était présente que durant la journée en même temps que les ouvriers et que, pour s'évader, ils devaient réussir à ouvrir cette porte, leur seule issue.

Dès lors, pendant huit jours, ils ont chauffé un tisonnier à blanc dans le poêle et brûlé le bois de la porte autour de la tige métallique maintenant le cadenas, jusqu'à ce qu'elle se dégage et libère les prisonniers.

Ils marchaient deux par deux : sa mère avec l'homme qui ne voulait pas s'évader et Sophie avec son ami Beno, en dernier.

Le plan indiquait qu'après le talus situé derrière la cour, il y avait un fossé de six mètres de profondeur, puis la liberté. Heureusement, grâce aux deux prisonniers bruxellois, les draps de lit ont été enroulés autour de la taille pour servir de corde et les chaussettes ont été enfilées par-dessus les chaussures pour étouffer les bruits.

Ils sont sortis, ont traversé la cour, sont arrivés au fossé, mais les

premières personnes ont été surprises car les parois étaient très abruptes. Elles sont tombées dedans avant de pouvoir utiliser leur drap de lit. Sophie est descendue avec le drap sans problème. Mais, la profondeur du fossé était telle sa maman ne pouvait pas atteindre le sol, à cause de sa petite taille. De plus, dans sa chute, elle s'est démis l'épaule et cassé le poignet.

Au fond, des ronces et face à eux un mur lisse infranchissable ; ils n'avaient pas d'autre solution que de marcher dans les épines droit devant eux, dans cette cavité.

Enfin libres ! Leur enfermement avait duré 15 jours.

ils sont ensuite arrivés devant un tunnel qui, par chance, débouchait sur un terrain vague sans aucune surveillance.

Après l'avoir traversé, vers 22 heures, ils ont sonné chez des Liégeois qui les ont accueillis gentiment : bain, café et linge lavé. Le rêve ! Par après, ils apprendront l'avoir échappé belle, car la maison voisine appartenait à des collaborateurs.

Leur bienfaiteur les a ensuite conduits à l'arrêt du tram pour qu'ils puissent rejoindre la rue de Hesbaye où une des jeunes filles du groupe avait de la famille. Le lendemain, avec l'aide de Beno, Sophie retrouvera son père dans un petit village près de Noisieux. Peu de temps après la famille sera réunie.

Sa vie après la guerre

Sophie est très chanceuse **car après la guerre**, ses deux parents étaient

toujours en vie. Âgée de 15 ans lors de sa libération, elle avait la soif de vivre. Elle a recommencé à lire, à suivre des cours de comptabilité et de dactylographie, et pour son plaisir, des cours d'art. Elle pensait faire les germaniques à l'université, étant donné que c'était sa spécialité.

Sophie s'est mariée à 18 ans à Léo Weinblum, qui fut déporté à Dannes-Camiers **le 3 août 1942** et envoyé à Auschwitz par le convoi XVI du 31 octobre 1942, et qui, par chance, s'en est évadé. Elle a aujourd'hui deux fils et six petits-enfants.

2. Une histoire improbable : un récit inspiré par la vie de Sophie

Il était exactement quatorze heures et quarante-trois minutes lorsque le train s'arrêta à Liège. La panique commençait à se faire ressentir depuis que deux hommes étaient montés à bord. Ces derniers appartenaient à la police secrète allemande : la Gestapo. Ils étaient plusieurs à chercher une échappatoire, en vain. Tous les passagers durent descendre sur le quai, Marion et sa maman en faisaient partie. Elles étaient activement recherchées, traquées même. Et ce, pour le simple fait d'être juives.

Nous sommes le quinze mars mille neuf cent quarante-trois, en plein milieu de la deuxième guerre mondiale. La solution finale est en place depuis à peu près un an. Chacun lutte pour sa survie.

Sur le quai, des policiers allemands contrôlent tous les passagers et regroupent les juifs dans un coin. On les fait monter dans un vieux camion insalubre et poussiéreux. Durant quinze interminables minutes, ils ne voient que l'obscurité autour d'eux. Les portes finissent par s'ouvrir sur une lumière aveuglante. On les fait descendre brutalement, Marion tombe à terre. Un jeune homme l'aide à se relever. Tout d'abord, elle ne distingue que ses bas nylons déchirés par la chute. C'est après qu'elle voit une longue et fine main tendue vers elle. Lorsqu'elle relève la tête, elle croise les yeux d'un homme à peine plus âgé qu'elle. Son visage est empreint de douceur et de sympathie.

Elle plonge ses yeux dans les siens pendant quelques secondes ;

quelques secondes qui paraissent contenir tout un monde. Son cœur s'emballa, est-ce le contact de sa paume sur celle du jeune homme, ou bien est-ce la peur d'ignorer ce qu'il adviendra d'elle et de sa mère? Leur rêverie est interrompue par un officier qui hurle quelque chose en allemand. Marion ne parvient à discerner qu'un seul mot : Ulrich. Est-ce comme ça que le garçon s'appelle ? Il semblerait que oui, car dès qu'il eut fini d'aider Marion à se relever, il s'empressa d'aller près de l'officier. Était-ce son père ? Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Une chose était certaine : c'étaient des Allemands.

En fait, on avait emmené les juifs à la citadelle de Liège. Ils étaient une dizaine à avoir été capturés ce jour-là. On les avait mis dans une pièce au rez-de-chaussée dans laquelle il y avait quelques lits de fortune, un poêle à bois et une fenêtre en hauteur qui donnait sur une petite cour. La vitre était entourée de longs clous, de sorte que personne ne pouvait s'échapper.

C'est ainsi que Marion, sa maman et d'autres personnes innocentes se sont retrouvées prisonnières en attendant leur déportation vers le camp d'extermination d'Auschwitz. Ce n'était plus qu'une question de jours...

En attendant le moment fatidique, leur quotidien n'était qu'ennui, peur et désespoir. Parfois, on les laissait passer l'après-midi dans la cour sous surveillance. Ce jour-là, c'était Ulrich qui remplaçait la sentinelle malade.

Quand il vit Marion entrer dans la cour, il articula un bonjour maladroit à son intention. Elle prit peur, c'est pourquoi Ulrich s'empressa d'ajouter :

« N'aie pas peur... Je suis peut-être allemand, mais je suis de ton côté ».

Elle s'approcha timidement de lui avec méfiance pour ensuite l'interroger:

« Pourquoi sommes-nous ici ? Nous n'avons rien fait... ». Il lui répondit :

« Moi non plus je n'ai rien fait, et pourtant je serai envoyé au front russe le mois prochain ». Pour un Allemand, être envoyé là-bas était la pire chose qui puisse arriver...

Une idée jaillit dans l'esprit de Marion. Et s'ils s'échappaient ? Pas uniquement elle et Ulrich, mais également sa maman et les autres juifs. Elle fit part de son plan au jeune homme. Il fut séduit par l'idée et lui dit :

- « Je ne sais toujours pas comment tu t'appelles... »

- « Marion »

- « Moi, c'est Ulrich »

- « Je sais ».

Ils rougirent.

- « Ecoute Marion, la nuit, personne ne surveille la cour derrière laquelle tu es enfermée. Si vous trouviez un moyen d'y parvenir, nous pourrions nous échapper sans risquer d'être attrapés. »

- « Il y a des clous autour de la fenêtre... Mais peut-être que si on les fondait avec le tisonnier du poêle à bois, nous pourrions faire une tentative d'évasion dans les prochaines nuits... »

Même s'il paraissait sincère, il restait tout de même un Allemand. Le soir venu, Marion proposa aux autres juifs que l'un d'entre eux reste éveillé pour vérifier qu'il n'y avait aucune sentinelle pendant la nuit dans les alentours.

Le lendemain matin, Marion fut réveillée par les voix de ses compagnons de détention. Elles étaient pleines d'excitation. Marion comprit : Ulrich disait donc vrai... Sa poitrine s'emballa. Elle sortit de son lit et se débarbouilla le visage avec un vieux linge trempé dans une bassine d'eau commune.

Elle voulut sortir se jeter dans les bras d'Ulrich mais la porte était fermée ce jour-là. Il lui fit signe par la fenêtre, elle lui sourit en retour. Elle dessina le chiffre quatre sur la fenêtre. Il comprit. Ils s'échapperaient dans exactement quatre nuits, le temps de fondre les clous de la fenêtre.

La nuit prévue, ils passèrent par la fenêtre un par un. Ulrich aidait de l'autre côté. Une fois tout le monde dehors, ils escaladèrent le mur de la cour et se retrouvèrent de l'autre côté. La mère de Marion se blessa, mais elle ne broncha pas. Ils étaient libres, c'est tout ce qui importait. Ulrich prit la main de Marion, et ensemble ils coururent le plus vite et le plus loin possible de la citadelle. C'est ainsi qu'ils se sauvèrent mutuellement la vie...

3. Et aujourd'hui ? Notre témoin : Lucas.

A) Lien entre le témoin contemporain et le témoin historique

Dans le cadre du cours de Sciences Sociales, nous avons dû faire un travail de recherche sur un témoin contemporain tout en faisant des liens avec la matière vue. Pour réaliser ce travail, nous avons rencontré, le vendredi 26 décembre 2014, Madame Sandrine Dodémont, directrice du centre ouvert de Marneffe et ancienne directrice de Lantin. Dans le centre ouvert de Marneffe, parmi des délinquants en tout genre, elle est souvent confrontée à de jeunes détenus. Nous voulions qu'elle nous expose le cas d'une jeune personne ayant vécu une situation d'enfermement tout comme notre témoin historique.

Notre témoin du passé, Sophie Kornowski, a été incarcérée à la Citadelle durant la guerre, en 1943, alors qu'elle n'avait que 15 ans. Sophie et le jeune d'aujourd'hui ont donc vécu une situation d'enfermement. Ils étaient jeunes au moment des faits et des parallélismes peuvent être établis entre leur situation et leurs ressentis.

B) Récit de son parcours

La situation est celle de Lucas, un jeune homme de 19 ans ayant commis, en juillet 2014, le braquage d'un guichet de poste à Namur. Il allait à l'école et suivait des cours en carrelage et maçonnerie.

En décembre de la même année, Lucas fait l'école buissonnière avec une autre personne de son école et ils vont braquer une bijouterie. Durant le braquage, ils enferment l'employée dans une pièce à part et volent 4000 euros. La vendeuse est depuis lors en incapacité de travail.

Lucas a expliqué, lors de son arrestation, que le motif de ce braquage prémédité était le besoin d'argent. Le jeune homme a justifié cet acte en disant vouloir aller rendre visite à son père au Brésil, où celui-ci réside. De plus, le jeune homme n'a plus vu son père depuis que ce dernier a quitté sa mère et est parti à l'étranger.

Lucas a d'abord séjourné à la prison de Mons et maintenant au centre ouvert de Marneffe. Sa libération officielle est prévue pour 2017. La prison dans laquelle il se trouve actuellement comprend 140 détenus en tout genre : trafiquants, meurtriers, pédophiles et 120 membres du personnel parmi lesquels des psychologues, des surveillants, des assistantes de justice,...

Lucas partage sa cellule avec un codétenu convenable. Il a peu de visites de sa maman à cause de ses horaires de serveuse dans un café à

Bruxelles. Celle-ci n'était pas au courant que son fils séchait les cours. Elle était déboussolée par la situation car elle n'avait jamais eu affaire à la justice auparavant. Sa sœur, qui a des relations avec leur père et qui est déjà allée le voir au Brésil, n'est jamais venue voir Lucas mais ils s'envoient régulièrement des lettres.

Au centre de Marneffe, il suit des formations de maçonnerie et de gestion car il projette de travailler avec sa maman dans un café ou même d'en ouvrir un qu'ils entretiendraient à deux. Il se pose aussi des questions sur lui-même, sur ses parents et leurs relations.

C) Quelques impressions du témoin

Lucas est une personne très timide. Dès son arrivée à la prison, il se sentait seul et restait enfermé dans sa cellule. Il se mêle très peu aux autres détenus de peur de faire des mauvaises rencontres et de retomber dans la délinquance.

C'est aussi l'un des plus jeunes du centre, dès lors la peur d'être le bouc émissaire, la peur des menaces et des représailles est très présente.

Il se sent coupable vis-à-vis de sa mère car il doit la faire venir à la prison et il a honte du contexte judiciaire dans lequel il se trouve. Il vit dans l'angoisse et l'anxiété.

Il se questionne sur ses origines et ses relations familiales. Il se rend

compte peu à peu de la gravité de ses actes. Il s'interroge aussi sur le fait que son complice, lui, n'a jamais été puni.

Il parle très peu mais commence à s'ouvrir de plus en plus et à participer aux activités.

D) Analyse selon une théorie psychologique

Pathos : Dans la gestion mentale, il y a trois catégories dans les gestes d'Etre dont l'un qui est le Pathos, ce qui signifie les sentiments. Lucas fonctionne vraiment aux sentiments. Il n'a pas réfléchi en braquant la bijouterie, c'était dans le but de rejoindre son père car celui-ci lui manquait. Depuis son enfermement, le jeune homme éprouve également de la honte et de la culpabilité vis-à-vis de sa mère. De la honte pour ce qu'il a fait et de la culpabilité de faire venir sa maman dans une prison. Lucas ressent aussi énormément de peur par rapport à la prison et aux relations avec les autres détenus. Il est aussi très timide et reste en retrait par rapport aux autres prisonniers.

4. Dans les coulisses : une affiche, une valise, des impressions personnelles

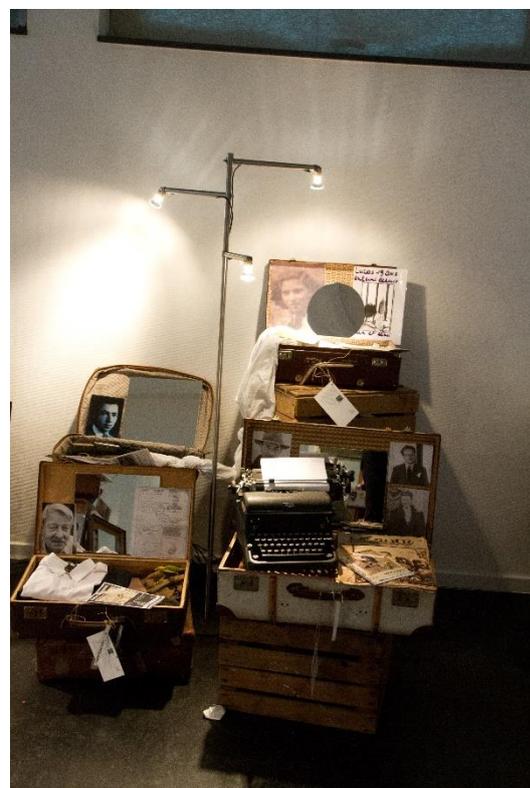
Une affiche : notre affiche représente en deux photos un événement marquant de la vie de Sophie. Sur la première, lorsque Sophie arrive pour la première fois au lycée de Waha avec l'étoile Juive et la seconde, le lendemain, lorsque ses amies arborent elles aussi une étoile jaune en papier en signe de soutien.



Une valise : Dans la valise, une chanson composée par les prisonniers lors de leur séjour à la Citadelle ; un linge de maison, objet qui symbolise l'évasion ainsi que le plan de la Citadelle de Liège sans lequel Sophie n'aurait pas pu s'échapper.



Territoires de la Mémoire, 30 mai 2015. Photos d'Anne et de Benoît Salien



Dans l'exposition, la valise de Sophie et celle de Léo Weinblum, son mari, avait été placée l'une à côté de l'autre.

Réflexions finales

De gauche à droite : Sferruggia
Julia, Coppola Sarah, Damblon
Manon



Manon Damblon : Pour ma part, je ne regrette rien. J'ai toujours refusé d'en apprendre plus sur la deuxième guerre mondiale, et ce parce que j'étais effrayée de voir ce dont l'homme est capable. Faire ce travail m'a permis d'ouvrir les yeux sur les atrocités de cette guerre. Il m'a également permis de rencontrer une personne attachante ayant vécu ce drame historique, Sophie Kornowksi. Si c'était à refaire, ce serait sans hésitations.

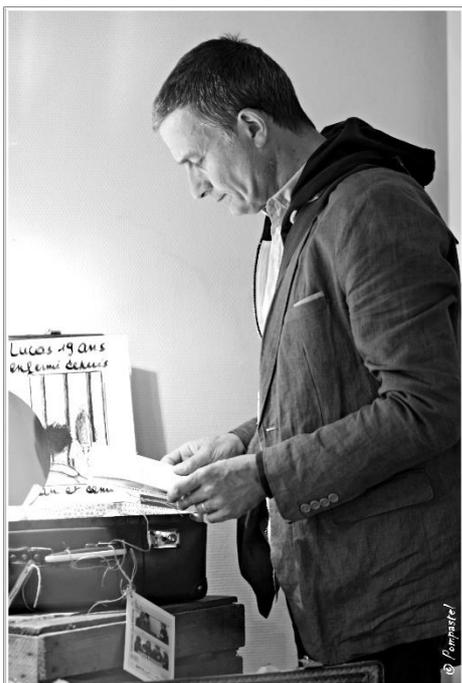
Sarah Coppola : Grâce à ce travail de recherche nous nous rendons compte de l'ampleur du génocide juif. Nous avons eu également la chance de rencontrer Sophie Kornowski, notre témoin historique, une femme d'exception. Ceci n'aurait pas été possible sans vous. Merci de nous avoir permis de faire ce travail, différent de celui des autres années, et qui fut très enrichissant.

Julia Sferruggia : Personnellement, je suis heureuse d'avoir pu faire ce travail. Sans ça, je n'aurai pas rencontré la femme extraordinaire qu'est Sophie. Nous avons tenté de retranscrire au mieux l'histoire de sa vie. Même si j'avais quelques a priori vis-à-vis de ce travail en début d'année, je suis contente car j'ai appris énormément de choses. Le fait d'avoir travaillé sur un témoin liégeois est d'autant plus important car cela nous rapproche.

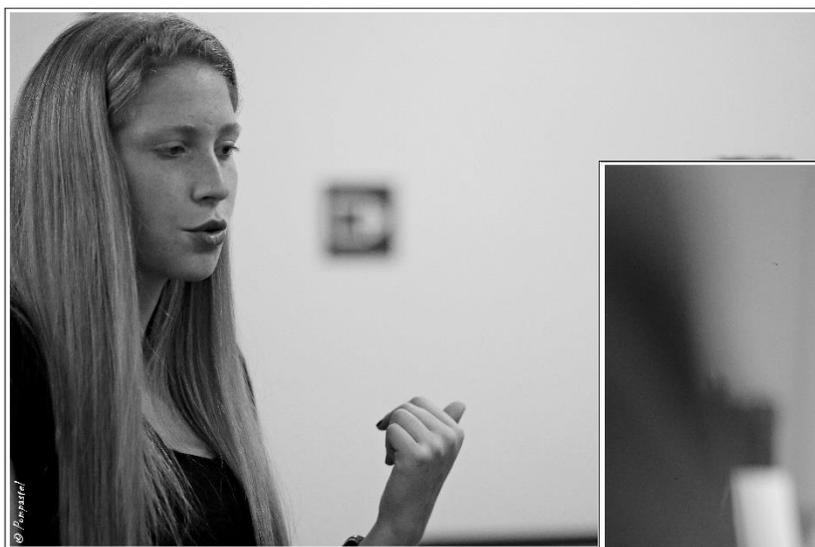


Julia et Sophie dans le miroir de la valise d'Arthur Haulot.
Territoires de la Mémoire, 23 mai 2015. Photo de Monique Perilleux.

5. L'exposition en bref



Un visiteur plongé dans la lecture du livret de Sophie.



Julia et Sophie.



Territoires de la Mémoire, 23 mai 2015. Photos de Monique Perilleux.

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant «en miroir» celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs «valises-miroirs» dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir** à Liège du **18 au 30 mai 2015**.



www.LyceSaintJacques.be

Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreuzsch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be



